N° 19. Un an : 6 francs. 10 cent.

ALFRED LE PETIT FÉLICIEN CHAMPSAUR

LES
CONTEMPORAINS
JOURNAL HEBDOMADAIRE

ADMINISTRATEUR : M. MADRE, 81, RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, PARIS

CAROLUS DURAN



Devant sa toile, il faut qu'on s'extasie.
Devant son fer il nous faut reculer.
Si son fleuret peut nous ôter la vie,
Son pinceau sait très bien nous la donner.

A. LE PETIT.

CAROLUS DURAN

Nom exotique et sonore est ce nom de Carolus Duran. J'ai entendu d'aucuns soupçonner l'artiste d'avoir arrangé ces syllabes éclatantes. Le vrai nom serait d'après eux Charles Durand. Charles est devenu Carolus, le d final s'en est allé, comme trop bourgeois. Je ne le crois pas cependant. Carolus Duran est, en 1838, né à Lille, dans un pays qui a gardé de nombreuses traces de l'ancienne occupation espagnole et où ne sont pas rares, aujourd'hui encore, les noms de la péninsule. Carolus a, d'ailleurs le physique et le tempérament méridionaux, comme Victor Hugo, né à Besançon, vieille ville espagnole.

Il vint à Paris, à l'âge de quinze ans, travailler, apprendre le métier de peintre et vivre. Il avait perdu son père de bonne heure, et la fortune ne sourit pas à sa jeunesse. L'existence était difficile, d'autant que Carolus la voulut toujours très digne et très fière. Il allait au musée du Louvre, il copiait les maîtres pour les connaître. Parfois il allait dessiner chez Suisse, qui dirigeait une académie. En 1858, un concours a lieu à Lille. Carolus y prend part, obtient une pension de son département jusqu'en 1861. En 1861, concours à Paris. Carolus Duran, vainqueur, part pour l'Italie et y reste quatre ans.

Il passait l'hiver à Rome, l'été il allait à Venise, Naples, Florence, ou dans les montagnes. Il passa un de ces étés, augmenté de printemps et d'automne, au couvent de Saint-François, près de Subiaco.

Les frères l'avaient rencontré aux environs de la ville, et, comme ils le savaient brave homme, ils le reçurent au couvent. Le peintre établit son atelier dans leur réfectoire et vécut au milieu d'eux loin de tout bruit. Les frères regardaient ce jeune homme comme un des leurs, ils l'appelaient *Fra Carlo*. Dans la journée, l'après-midi, Fra Carlo allait à Subiaco, et il en revenait, à la tombée de la nuit, par la campagne. Il avait à traverser un vieux pont en pierre moussue, puis il prenait le sentier montant le long de la colline et arrivait au couvent, ouvrait avec sa clef la vieille porte, car les moines, confiants en lui, étaient certains qu'il n'amènerait pas de femmes. Il entrait dans son atelier, le grand réfectoire, et il peignait, il lisait, il rêvait. Tranquillité profonde dans la campagne morne.

Carolus Duran se rappelle un soir où, par un ciel d'étoiles, un chien de pâtre aboyait dans le val.

Quand il quitta le couvent, après huit mois, déjà sur la route de Subiaco, il se retourna pour voir les moines autour du frère supérieur, ensemble sur la terrasse, devant l'église. C'était là petite église où les frères, au crépuscule, faisaient la méditation. Carolus Duran l'avait faite avec eux. Il pleura jusqu'à Subiaco. A ce couvent il commença et acheva son premier tableau, marqué d'une mention honorable au salon de 1863 : la *Prière du soir*.

Avec les moines de Saint-François, Carolus Duran aimait à jouter à bras le corps, et il leur faisait, à plus d'un coup, toucher le sol des deux épaules.

Il était alors un jeune homme de taille moyenne, maigre, brun, solide, la barbe noire, des cheveux noirs, les jarrets vigoureux et les poignets, l'œil noir avec des lueurs. Il n'a pas changé du reste. Les traits se sont forcés. Les cheveux, partagés sur le front, la

barbe, ont pris çà et là des teintes neigeuses. Il se trouvait vieux, et, comme quelqu'un rappelait son âge à ce maître de quarante ans, il dit :

— Non, je ne suis pas encore vieux, mais le travail mûrit, comme le soleil.

En janvier 1866, Carolus Duran rentra en France. Il avait rapporté une nouvelle toile qui lui valut une médaille et qui est au musée de Lille : l'*Assassinée*. Des qualités et des défauts. Le tableau, acheté par l'Etat, lui valut environ cinq mille francs.

Il s'en alla en Espagne vers la fin de l'année. Il y demeura un an, tantôt à Madrid, tantôt à Tolède, étudiant Vélasquez, se cherchant lui-même, préparant des pages sur l'esthétique, qui feront un volume. Il habita, pendant l'hiver, un ancien cloître de San Juan de los Reyos. Il avait loué au concierge une chambre assez étroite blanchie à la chaux.

Il revint à Paris. C'est vers ce temps qu'il se maria. Il épousa une sœur de mademoiselle Sophie Croizette. Elle n'était alors, Croizette, pas grand'chose.

A la hâte, les principales œuvres de Carolus Duran : la *Femme au gant*, qui est au musé du Luxembourg ; la *Dame à l'éventail; Mme de Pourtalès ;* le portrait de Sophie Croizette, sous le titre : *Au bord de la mer*, au Salon de 1873 ; *Emile de Girardin*, au Salon de 1876 ; deux portraits encore en 1877 ; en 1878, *le Triomphe de Marie de Médicis*, un plafond destiné au palais du Luxembourg ; un portrait ravissant du fils de M. Bardoux, et le portrait superbe de la comtesse Vandal, avec la médaille d'honneur.

En 1876, Carolus Duran est retourné en Espagne revoir, je pense, les portraits de Vélasquez.

Dans cette galerie de portraits deux sont oubliés, les portraits de deux petites filles dont l'une avait, en 1879, dix ans, et l'autre huit : *Marie-Anne Carolus Duran*, *Sabine Carolus Duran*. Ces deux portraits sont deux merveilles, et, malgré toutes les offres, ils sont dans l'atelier du père, passage Stanislas, 11. Carolus Duran aime ses enfants, les enfants, d'un amour attendri. C'est une remarque curieuse que les hommes chauds et fougueux, à caractère de héros, sont ceux qui se laissent le plus prendre à la douceur enfantine. Hugo qui le sait, l'a faite cette remarque :

Les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père.

Le nom de Hugo revient ici pour la seconde fois. Carolus Duran laissera-t-il jamais un portrait de Victor Hugo ? Le portrait de Victor Hugo doit être un poëme, c'est-à-dire, dans l'étymologie du mot, une chose faite, sur laquelle nul ne puisse revenir, un poëme, Hugo depuis 1830. Je ne crois pas que Bonnat ait peint ce poëme. Carolus Duran, qui comprend Hugo, devrait l'essayer.

L'atelier de Duran est une curiosité. Il est au premier étage d'un passage de la rive gauche où abondent les ateliers d'artistes. A la porte d'entrée, une riche couverture de soie brodée, une de ces couvertures que, les jours de fête, on suspend aux balcons dans les villes d'Espagne. A gauche, le buste de Mme Carolus Duran, par Carolus Duran, qui sculpte à des heures de fantaisie : à droite, le buste du maître de céans par Falguière. Les deux bustes sont sur des colonnes torses en bois noir, à filets d'or. Presque à l'entrée, un orgue, devant lequel une grande chaise gothique, un grand bahut de chêne sculpté où se dressent une vingtaine de statuettes indiennes, des bibelots du Japon.

Au fond de l'atelier, une loggia, formée de tentures en drap rouge, garnie de tapisserie; dans la loggia, un divan fait de tapis de Smyrne. Dans un coin, à gauche, la table à cou-

leurs, avec des palettes énormes, des palettes merveilleuses, où, des teintes les plus claires aux plus sombres, les couleurs sont étendues en arc-en-ciel, chatoyantes à l'œil. La palette fait deviner le tableau. A côté, des armes antiques et des armes modernes, des fleurets.

Sur les murailles, des ébauches, des esquisses. les portraits de Marie-Anne et Sabine Carolus Duran, à quatre et trois ans ; une tête coupée de femme pendue par les cheveux; un portrait du peintre par lui-même, plus sombre peut-être que celui qu'a fait Sargent, mais préférable; une grande étude : *la dernière heure du Christ,* brossée autrefois; un portrait par Duran, de sa mère, robuste encore, née en 1800, avec le siècle, une tête donquichottesque, une figure longue et maigre encadrée d un bonnet blanc. Au milieu de la salle, sur les chevalets, les œuvres commencées.

Ici, une femme blonde, coiffée d'un turban rose, drapée, les seins nus, dans un cachemire blanc, ceinte d'écharpes de soie verte et rouge, tenant sur sa tête, avec ses bras relevés en courbe harmonieuse, une corbeille pleine de fleurs et de fruits. C'est la jeunesse, le printemps, la paraphrase du vers de Musset chantant sur le bien qu'est la vie. Là, sur un autre chevalet, un portrait de femme, en robe bleue, le visage en pleine lumière.

Enfin une très grande toile, qui représente une *Mise de Jésus au tombeau*. Le Christ est étendu mort. Saint Jean est debout. Il va oindre le corps du maître bien-aimé. Une vieille femme, abêtie dans une douleur muette, tient les parfums. La mère de Jésus est là. Elle s'est précipitée à genoux, mais son corps, par une étonnante hardiesse, est caché par celui de Jésus. On n'aperçoit que son bras sur la poitrine mate, et sa tête à côté de la tête de Jésus, faisant comme un nimbe. Marie de Magdala, la pécheresse, à demi-nue, ses cheveux blonds dénoués, baise les pieds du crucifié.

Une note. Carolus Duran est religieux, non pas seulement dans le sens philosophique et large du mot, mais même dans le sens catholique. Lors de son retour à Paris, en 1866, après une retraite au couvent de Subiaco, il voulut entrer à la Trappe. Il renonça à son projet à cause de sa mère. Quelque chose est resté en lui de croyant et de mystique. Il dit, comme ferait un prêtre, un religieux, car ce mot exprime mieux ma pensée, que pour s'élever il faut aller en haut, et il a présente à l'esprit toujours, pour s'avancer vers l'idéal de beauté, cette parole d'un personnage de Shakespeare :

— Tu es ma divinité.

Sur cette toile de la *Mise au Tombeau*, il a peint cependant des êtres nous ressemblant il a représenté une scène intime, il a mis dans ses personnages tous nos sentiments, toutes nos douleurs, toute notre humanité, il les a faits souffrant et pleurant. Le peintre donne cette raison :

— Jésus a été, ici-bas, un homme comme nous, et tout ce qui touche à la terre suit les lois de la pesanteur.

Il y aurait peut-être à discuter sur un point ou deux, mais j'aime cette conviction profonde et surtout cet amour de la nature dominant la religiosité, faisant que l'artiste, malgré ses idées, ne peint dans le Christ qu'un homme. Voici le conseil que le maître répète à ses élèves :

— Il faut aimer la gloire plus que l'argent, l'art plus que la gloire, et la nature plus que l'art, car l'art, c'est le moyen et la nature est le commencement.

FÉLICIEN CHAMPSAUR

Paris. — Imp. L. HUGONIS et Cie, 6, rue Martel. Le Gérant: A. RATEAU.